Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 63 (1925)

Heft: 6

Artikel: L'agresseur : conte

Autor: Marcel, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219318

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANN

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LÉ PETIT MOUSSE

E z'affére l'ant tot parâi bin tsandzî du lè z'autro iàdzo qu'on n'ètâi que dâi petit bouibo moquão et depatolhiu. Dein clli teimps quie on sè crayâi qu'on trovâve lè z'einfant dein lè tchoû. Quand la mére allâve âo plliantàdzo, on guegnive derrâi ti lè toraillon de tchoû marcelin se on vayâi pas on petit frâre âo bin onna petita chéra. Éin aprî, on no desâi que l'étâi dein lè cudre que lè z'einfant vegnant et que dein lè pllie groche lâi avâi dâi besson.

Mére, qu'on desâi, iô m'a-to trovâ? - Dein onna cudra! te le sâ prâo! âo fond dâo courti.

- Et nion ne m'avâi jamé vu dévant tè ?

Na. nion.

Adan, quemet a-to su que m'appelâvo Marc à Louis?

La mére repondai pas, no baillive on bocon de catseniarda et on peinsâve à dâi z'autro z'affére. Quand noutron pére no menâve pè la man po no montra on novî petit frare que l'étai vegnai outre la né — l'étâi adi outre la né que l'arrevâvant - on étâi tot dzoïâo. Et, quemet on vayâi que po lè petit tsat ein avâi dâi z'on qu'on tiâve et dâi z'autro qu'on gardâve, on demandâve âo pére ein lâi montreint lo petit mousse dein son bri :

Pére, stisse, vâo-t-on l'élèva?

Et âo bounan, quand lo pére et la mére no baillivan dâi taquenisse que lo bouneinfant lâo z'avâi baillî por no, on ètâi tot benaise. On lutsèhîve de dzoûio. On étâi tant guié que dâi coup on âoblliâve de pas pessî dein sè tsausse et on desâi à la mére ein alleint droumî:

- Mére, l'è bin damâdzo qu'on ausse pas mé d'on pére et d'onna mére po avâi dâi mouî de

Et vâ! on savâi pas tant de clli commerce, dein noutron vilhio teimps, po dere quemet lè z'einfant vîgnant âo mondo. Quand on no desâi que no z'étâi arrevâ on petit bouibo, on démandave lo premi affére :

Sébahia se la mére lo sâ?

Quauque z'annâie aprî, on recordâve dein lo catsîmo d'Osterwa que lè z'hommo l'avant etâ fé avoué de la puffa de la terra. N'ètâi pe rein quiestion de cudre et de tchoû. On ètâi dâi boute dza prâo grand. Mâ on lâi compregnâi pas mé avoué la puffa qu'avoué lè tchoû. Tot parâi, no seimblliave que po fére on nègre faillai que cllia puffa sâi omète de la puffa de tserbon et que lè mére dâi petit bouîbo nègre dein lâo nèné dèvessant avâi, no pas dâo lacî, mâ dâo café. Quand on è bouibo, tot parâi! Vaitcé quemet on ètâi no, lè mousse de mon dzouveno teimps.

N'è pas ora que sant dinse, lè merdão dão dzo de vouâ. Attiuta-vâi! L'autr'hî, monsu Clliousin que l'avâi on grandzî que s'appelâve Djan Guegnet, ie vâi lo petit bouibo â cllî grandzî, lo François, et lâi fâ:

Accuta, Francelet, vin avoué mè à l'ottô. Tè vu montrà oquie.

Lo Francelet, que l'amâve bin monsu Clliousin, l'eimpougne pè la man. Adan, lo monsu Clliousin lâi a montrà dein on bri tot batteint nâovo on tot petit z'einfant que lâi ètâi vegnâi doû dzo dévant.

Vouâite lo galé bouîbo que no z'âi atsetâ à

Lozena, que fâ lo monsu.

- Vo que vo z'ite retso, so repond lo Francelet, vo lè z'atsetâ à Lozena. Tsî no qu'on è poûro, on n'a pas lo moïan de lè z'astetâ, adan... l'è ma mére que lè fâ!

L'AGRESSEUR

Conte.

HEZ Madame Dupraz, la soirée s'était écoulée à raconter des aventures d'a-gresseurs et de criminels. Chacun y était allé de son petit récit et quand l'heure de

se retirer sonna pour Mademoiselle Redard, elle

était bouleversée.

Mademoiselle Redard, vieille fille d'une quarantaine d'années, se complaisait à la lecture de romans rocambolesques et prenait part à des séances de spiritisme. Tres superstitieuse, elle doutait de l'existence de Dieu, mais croyait aux déclarations des diseuses de bonne aventure et aux révélations des tables tournantes. Elle s'imaginait vivre entourée d'esprits multiples, elle nageait continuellement dans le mystérieux. Un rien l'impressionnait, aussi les histoires d'au-delà comme les histoires d'assassins la terrorisaient-elles toujours. Pour peu que le narrateur sut écarquiller les yeux, assourdir la voix et crisper les doigts, son interlocutrice pâlissait en l'écoutant.

Or, ce soir-là, Mademoiselle Redard avait été particulièrement excitée. Toute tremblante, elle se leva, puis, ayant salué la compagnie, elle

Il faisait froid. Frileuse, elle ferma le col de son manteau et, le tenant des deux mains, elle se hâta de regagner son domicile. Les rues dé-sertes prenaient un aspect désolé. Dans le brouillard, les choses apparaissaient voilées : les maisons s'estompaient, les lumières électriques s'effaçaient, de rares passants fuyaient en toussant, fuyaient comme des fantômes...

Mademoiselle Redard habitait hors de ville. Pour sé rendre chez elle, force lui était de prendre un chemin noir, peu fréquenté. Elle allait s'y engager, quand, soudain, elle prend peur. Des souvenirs étranges la hantent. Elle s'arrête, hésitante, et n'ose se remettre en marche. Elle s'arrête longtemps, puis le temps passant vite, elle se décide à pénétrer dans l'obscurité où ses pas résonnent. Effrayée, elle pressent un mal-heur prochain. Elle va, l'oreille attentive au moindre bruit. Tout à coup, il lui semble que quelqu'un vient à sa rencontre. Elle s'immobilise, écoute, pétrifiée, la respiration suspendue. On approche. Elle s'appuie à la barrière du chemin. Un individu passe, une casquette sur les yeux, l'allure nonchalante. Il la dévisage et continue sa route. Alors, Mademoiselle Redard, perdant la tête, se met à courir, échevelée. Elle croit que cet homme la suit, qu'il va se jeter sur elle, la frapper. Des tisons s'insinuent à la

racine de ses cheveux, elle veut crier, sa voix ne sort pas. Mademoiselle Redard se retourne: l'homme est là, il a rebroussé chemin! Il grandit maintenant, dans le brouillard. Mademoiselle Redard s'élance en avant, tous les nerfs de son corps tendus pour une fuite éperdue. L'homme se met à courir aussi. Il gagne du terrain, il crie: « arrêtez-vous! » Cette sommation fouette le sang de Mademoiselle Redard qui redouble de vitesse, tente de s'arracher par un effort désespéré au danger qui la menace. Derrière elle, à quelques mètres la voix éclate plus impérieuse : Arrêtez-vous! Arrêtez-vous!

Le misérable n'a qu'à bondir et il aura sa

proie, et il l'étranglera, peut-être...

Mademoiselle Redard défaille, quand le bout du chemin apparaît. Elle voit de la lumière, làbas, elle se précipite vers cette lumière. C'est un bec de gaz au pied duquel un agent de police surveille la place.

- Arrêtez-vous !..

. Mademoiselle Redard se jette, tombe, s'abat sur la poitrine de l'agent :

Au secours! hurle-t-elle, au secours! Au secours !.

L'individu saute de côté, l'agent le saisit au

· Quel mal voulez-vous à cette femme ? s'é-

crie-t-il.

Alors, très poliment, la casquette à la main, le jeune homme après s'être incline s'explique : « Cette dame, dit-il, a laissé tomber son réticule dans le chemin et je désirais le lui rendre. Le voici. Excusez-moi. » André Marcel.

Une toile spéciale pour mouchoirs. - Un prévenu est appelé à s'expliquer devant le tribunal, au sujet de coups et blessures donnés à sa femme, qui en est restée estropiée.

Il n'y a pas, dans cette affaire, de quoi fouetter un chat... Je n'ai frappé ma femme qu'avec mon mouchoir!

Alors la plaignante interrompit d'une voix trem-

- Oui! mais il se mouche avec ses doigts.

UNE LETTRE CURIEUSE



A Revue historique vaudoise a publié jadis une lettre inédite trouvée dans les archives du château de La Sarraz, écrite deux jours après l'exécution du major

Davel par le lieutenant-baillival Isaac Loys de Bochat. On ne la lira pas sans émotion. Voici le récit de l'exécution proprement dite :

« ...Etant monté sur l'échafaud, il s'avança sur le bord pour parler au peuple qui était accouru de tous côtés. Il y avait des gens de Genève, de Neuchâtel et de plusieurs endroits du pays; il y eut de plus des Anglais, entre autres le fils du duc de Montroff. Ils furent au château entendre la procédure et de là descendirent à Vidy. Davel commença son discours... puis s'avançant du côté des ministres qui étaient là, entre autres M. de Saussure, qui devait faire l'exhortation et la prière, il lui dit: « Monsieur, vous pouvez me dire ce qu'il vous plaira. » M. de Saussure fit assurément un très beau discours... fit ensuite une très bonne prière, pendant laquelle, aussi bien que pendant que Davel parla, il y eut un si profond